

## *Le Dessoubre, la vallée verte.*

L'occupation allemande était très particulière dans nos régions. Les Allemands avaient décidé de regrouper les différentes provinces francophones qui bordaient la frontière allemande en une seule zone d'occupation. Comme le Reich devait durer plus de mille ans selon les dires de la doctrine fasciste, nous devions tôt ou tard faire partie de cet empire. Ainsi la Wallonie en Belgique, la Lorraine et la Franche Comté en France, devenaient une seule et même zone d'occupation. Une nouvelle ligne de chemin de fer était créée. Elle partait de Bruxelles et son point terminal devenait Besançon.

C'était une aubaine pour notre famille. Nous habitons à Bruxelles et ma tante avait élu domicile à Montbéliard, soit à quatre vingt km de Besançon. Les occupants qui désiraient en faire une zone indépendante, ne s'opposaient pas au déplacement de leurs habitants. Par conséquent, nous bénéficiâmes de ces conditions de voyage.

Le premier déplacement eut lieu en décembre 1941, le 23 décembre précisément. Cette fois-ci, je m'en réfère à mon journal personnel. Nous sommes partis de la gare du Nord à Bruxelles à 23.35h exactement. La famille Korsak, mon père, ma mère, mon frère et moi sommes montés à bord de ce train qui devait nous déposer à Montbéliard quelques douze heures plus tard. N'ayant rien réservé, nous avons occupé tout un compartiment à nous quatre, alors qu'il était prévu pour huit voyageurs. J'avais noté dans mon journal, que ma nuit fut très agitée, car j'avais peur d'un accident ferroviaire. A huit heures du matin, on se réveilla pour constater qu'on faisait halte dans la ville de Nancy. D'autres voyageurs se présentèrent dans le compartiment, et à partir de cet arrêt, nous fîmes route avec quatre personnes supplémentaires, une dame et ses deux filles ainsi qu'un monsieur qui se déplaçait seul. Ce qui m'avait surpris d'emblée c'est que la dame lisait un journal intitulé *prisonnier de guerre*. Beaucoup de ménages français étaient dans de pénibles situations. Après la Débâcle, les soldats français étaient retenus prisonniers en Allemagne. J'avais demandé à ma mère s'il s'agissait bien d'une dame dont le mari était en captivité en Allemagne, elle m'a répondu par un hochement de tête, oui, c'est bien cela. Cet épisode m'avait bouleversé, car je me suis dit qu'on avait de la chance d'avoir notre Papa avec nous. Après la lecture de journaux pour enfants, nous sommes arrivés à Epinal, ensuite à Luxeuil les Bains. La dame et ses filles nous quittèrent à la gare suivante, à Belfort exactement. Nous arrivâmes enfin à Montbéliard, vers midi. A la gare, je reconnus ma tante Irène et ce furent embrassades découvertes. Je me souvenais mal de mon oncle Ewald, mais surprise immédiate, il possédait une voiture. Mon étonnement venait du fait qu'en Belgique tout le parc automobile avait été réquisitionné. Nous voilà donc véhiculés jusqu'à leur appartement, et puis nouvelle surprise, nous faisons la connaissance de notre cousine Machou. Notre père nous avait prévenu avant le voyage, qu'il ne fallait pas parler le français. Toute conversation devait se passer en langue russe. Or, on se rendit compte que notre cousine ne parlait pas un mot de cette langue. Donc, il a bien fallu converser en français, au grand dam de mon père.

Nos âges respectifs étaient de neuf ans pour moi, mon frère en avait six et demi et Machou en avait quatre. Nos contacts du début furent excellents, on jouait aussi à la poupée, cela

nous changeait tellement. J'étais dans l'émerveillement de la découverte d'un nouveau pays, et je me suis dit qu'il fallait que je retienne des faits ou bien encore des inscriptions ou encore le parler des gens. Ce qui m'a frappé c'est une publicité, près de l'appartement de ma tante, *Chez Joseph, aux bons amis*. Il s'agissait d'un café, mais celui-là m'a marqué, je l'ai emporté dans ma mémoire. Je me disais que ces gens devaient être heureux, ils buvaient entre amis.

La Noël, quel souvenir ! Les cadeaux, l'arbre, les parures. Tout le monde offrait à tout le monde, avec une petite inscription sur l'emballage, voici à .... de la part de... ! Mon cadeau que je reçus de mon père m'avait aussi marqué. Des soldats de plomb avec une artillerie, et on pouvait même tirer avec ce canon.

Quelques jours après notre arrivée, la neige se mit à tomber, sans arrêt, pendant trois jours durant. Là aussi, notre émerveillement n'avait pas de limite, tant de neige à la fois, cela dépassait tout ce que j'avais vu auparavant. Au bout de ces quelques jours de confinement, après une accalmie, nous sommes sortis pour être encore plus enchantés. Le blanc, et les rayons de soleil faisaient un spectacle indescriptible, tout était beau et immédiatement on a tous pensé à la glisse. Des traîneaux, il y en avait chez ma tante. Le bonheur était parfait, car juste en face de son appartement, il y avait un talus avec une très bonne déclivité. Plusieurs enfants du quartier s'y étaient déjà essayés, la pente était parfaite et surtout très glissante. Une souche d'arbre, recouverte de neige, faisait office de tremplin. Les glisseurs du coin l'avaient surnommé *la mort*. Il fallait oser s'engager sur cette racine, les plus intrépides étaient éjectés de leurs traîneaux, à la joie de tous les spectateurs.

Les contacts entre nous se nouaient et, et de fil en aiguille, on me demanda, d'où je venais, car l'accent me trahissait. Tu n'es pas d'ici ? Si, répondis-je tout aussitôt, je m'appelle Pierre et nous sommes de Besançon, et justement mon nom de famille est de Besançon. Nous sommes venus chez notre tante, qui est dentiste pour fêter la Noël. J'inventai toute une histoire, car j'en avais assez de passer pour un marginal. Je ne voulais plus dire que j'étais d'origine russe, cela m'avait causé assez de déboires dans mes contacts précédents.

Et voilà que cela avait fonctionné. Des copains j'en eus, et beaucoup. On se fixait des rendez-vous, pour glisser naturellement. Les trains de traîneaux se constituaient, le neige ne fait pas que des malheureux.

Mais à tout mensonge, il y avait une faille. Le démasquage a eu lieu par un de ces nouveaux copains. Sa maman se faisait soigner par ma tante, et comme dans tout cabinet dentaire, c'était le dernier salon où l'on causait, sauf quand on avait la bouche ouverte. Le pot aux roses était découvert. Ma famille s'était mise à m'appeler Pierre de Besançon. Mais pas de répercussion au niveau de la luge. Au contraire les glissades reprirent de plus belle, et mon père qui était un adolescent déguisé se joignit volontiers à nous. Cela nous amusait, car avec son poids, nous glissions beaucoup plus vite, c'était un net avantage.

Et les vacances d'hiver se terminèrent aussi vite qu'elles avaient commencé. Il fallut songer au retour, et c'est dans les larmes qu'on se quitta, ne sachant pas si les autorités occupantes nous donneraient la possibilité de nous revoir. Le train du retour me parut beaucoup plus aisé que celui de l'aller. Arrivé à Bruxelles, revenir à la maison en tram, impliquait une série de correspondances. Mais le hasard voulut que l'on emprunta la place Paul Janson, et mon père qui n'avait pas oubliée mon imagination à changer de nom, l'a immédiatement baptisée place Pierre de Besançon. Un merveilleux souvenir s'était gravé dans ma mémoire, et ce voyage était à ce point extraordinaire que le raconter à mes copains de Bruxelles le

rendrait incrédule. Aussi avais-je décidé de l'enfourer dans ma mémoire et de n'en parler que dans mon journal !

Eté 1942, l'occasion de nous rendre en Franche-Comté était vraiment très tentante. On décida, dès le début des vacances, soit à la mi-juillet de refaire le voyage en train jusqu'à Montbéliard. La ligne directe avait été supprimée, et cette fois-ci, il fallait changer de train à Nancy, car la correspondance n'existait plus. Donc, il avait fallu se loger dans la capitale lorraine. Ma mère qui avait fait une partie de ses études dans cette ville, y avait gardé d'excellentes relations. Nous avons donc logé chez les amis de Maman, les Goloubinoff. Seul souvenir de cette nuit, j'ai dû la passer dans le même lit que mon frère, j'acceptais tout, sauf cette contrainte.

Le lendemain, reprise du train en direction de Belfort, et là nouvelle correspondance jusqu'à Montbéliard, où l'automobile de mon oncle nous attendait. C'était chaque fois une surprise de remonter dans une voiture. Cette fois-ci, des détails m'apparurent, détails que je n'avais pas vu en hiver. La Peugeot était munie d'un gazogène, invention de guerre, permettant d'économiser de l'essence. La combustion se faisait avec un poêle à bois qu'il fallait trimbaler comme une remorque.

Arrivés à l'appartement de ma tante, nous apprenions que des dispositions pour la suite des vacances avaient déjà été prises. Nous allions passer la suite de nos vacances à Bretonvillers, petit village situé à cinquante km. de Montbéliard, en plein centre du massif du Jura. Comment s'y rendre? Rien de plus simple, la Peugeot avec son gazogène nous y conduirait. Deux jours plus tard, nous partions pour six semaines de séjour.

C'est la pension Piot qui nous accueillit. Madame Piot, propriétaire d'une ferme franc-comtoise, nous montra nos chambres et leurs commodités. A vrai dire, le confort était des plus restreint. Premier inconvénient, je devais dormir dans le même lit que mon frère. Mon père trouva une solution, nous allions dormir en tête-bêche, avec entre nous un énorme traversin. Ainsi expliquait mon père, vous n'allez pas vous gêner l'un l'autre. Oui, cela fonctionnait un certain moment, tant que nous restions immobiles, mais il suffisait que l'un de nous deux bouge, pour que ce soit une catastrophe. Pour les sanitaires, c'était aussi très inattendu. Il y avait de l'eau froide dans un broc, qu'on versait dans une très belle cuve ornée de motifs franc-comtois. Ensuite on se lavait au-dessus de cette cuve en éclaboussant de l'eau partout. L'eau usée se jetait dans un énorme récipient dans lequel on récoltait également les urines de la nuit. Au petit matin, après nous être débarbouillés, la première corvée consistait dans l'évacuation de ces eaux usées.

Pour les grands besoins, une petite cabane, très rustique était construite un peu à l'écart de la ferme. Des morceaux de journaux pendaient à l'intérieur de cette mesure et un broc avec de l'eau. C'était très sommaire, mais cela faisait partie du dépaysement et des vacances également.

Les repas étaient préparés par Madame Piot. Nous étions quelques uns dans cette pension de famille. Il y avait une demoiselle de la Croix Bleue, elle s'occupait des animaux et des personnes également, et cela se passait dans cet ordre là. Mon oncle Ewald la charriait en permanence. Voulez-vous du vin avec votre repas, lui demandait-il sans cesse, alors qu'elle avait clairement expliqué qu'elle ne buvait pas d'alcool. Mais vous prendrez bien une goutte. Non merci, je vous assure, mais rien qu'une toute petite goutte dans votre potage par exemple. Non, non merci vraiment ! Et à chaque repas c'était la même rengaine, qu'à tel point que même nous les enfants, nous lui propositions un peu de vin !

Il y avait un bûcheron professionnel, il sentait le bois, et parfois je me demandais si ses habits n'étaient pas faits de bois. C'était vraiment un brave homme, il partait très tôt dans les bois et on ne le voyait que le soir au dîner. Par contre, on ne devait pas insister pour lui verser du vin. Je me suis souvenu parfaitement de ces repas. Midi et soir il y avait un potage à l'entrée. Il était aux oignons et Madame Piot après l'avoir servi, prenait une miche de pain qu'elle appuyait sur sa poitrine, et ensuite elle découpait de larges morceaux de pain, et nous les servait dans le potage. Mon oncle, mon père et le bûcheron arrosaient le tout d'un peu ou de beaucoup de vin rouge ; nous les enfants nous n'y avons pas droit. En plat de résistance, très souvent nous trouvions de la purée de pommes de terre, avec un morceau de viande et des légumes qui étaient servis après. Et puis les fromages arrivaient, c'était du Comté. A Bruxelles, évidemment on avait pas du tout ce culte du fromage, mais là, on s'y était tellement habitués que lorsqu'il n'y en avait pas, on en demandait. Ah ! que c'était bon. Enfin, le dessert, c'était toutes sortes de laitage, de la crème fraîche au lait caillé, il y en avait pour tous les goûts. Mon père exultait, cela lui rappelait tellement la Russie. D'ailleurs, il n'allait jamais s'arrêter de s'extasier à ce propos, et Papa expliquait à notre hôtesse, comment cela s'appelait en russe. Pour moi, c'était en fait une innovation, je n'avais jamais goûté ce genre de dessert. Les fruits rouges étaient accompagnés de crème fraîche, sliivky en russe, et enfin le café était servi à la franc-comtoise, avec du lait entier et sa pellicule. Du délice à l'état pur ! Et dire que nous étions en pleine guerre. Avoir une table identique en Belgique était du domaine de l'utopie, notre père n'arrêtait jamais de nous le rappeler.

Madame Piot avait perdu son mari à la guerre 1914-1918. Ses deux fils étaient retenus prisonniers en Allemagne, après la grande Débâcle, elle était seule à gérer cette ferme. Il y avait deux vaches et un cheval, et pour le coup de main efficace, il y avait un garçon de ferme du nom d'Hyppolite. Il ne mangeait jamais avec nous et dormait dans la paille de la grange. Oui, il était déjà âgé et avait été réformé, pour cette raison à la Grande Guerre. Voilà pour les personnes qui nous entouraient, mais ce qui m'avait le plus étonné, c'était la ferme franc-comtoise elle-même. Une énorme façade était construite en direction du Sud. Cette façade comportait huit ouvertures, à savoir trois fenêtres et une porte d'entrée au rez-de-chaussée et huit fenêtres au premier étage. Et c'était l'entièreté de l'habitation. Si nous partions de l'angle sud-est de la bâtisse, la porte d'entrée se situait en deuxième position, il n'y avait pas d'autre accès dans la ferme.

Le plan était particulièrement sommaire. En entrant, vous vous trouviez dans la cuisine, à votre droite, il y avait une petite remise et un entassement d'objets-souvenirs, qui ne servaient à rien dans la vie courante. Par contre, si vous tourniez à gauche, vous découvriez la salle à manger, la plus grande et la plus importante pièce de la ferme. C'est là que se prenaient les repas. Des rideaux à la vaste fenêtre unique, et tout autour, des murs avec des alcôves encastrées. Tout l'essentiel de la maison se trouvait là, vaisselles, draps de lit, nécessaires de nettoyage, atelier à coudre. Une de ces alcôves servaient de lit à Madame Piot. Traversant, la salle à manger on découvrait la dernière pièce du rez-de-chaussée. C'était la première chambre à coucher de la pension de famille, et dans celle-ci il y avait un escalier pour accéder au premier étage.

Là on débouchait sur un long couloir, dans lequel il y avait quatre portes, donnant accès aux quatre chambres de l'étage. La capacité de logement était intéressante. La dernière chambre du couloir était la notre, mais nouvelle astuce de construction, un escalier extérieur menait à la façade est. Des années plus tard, lorsque je suis revenu dans le village pour me souvenir de ces moments heureux que j'avais passés là, j'avais raconté aux villageois que j'avais logé dans cette chambre, et par analogie ils l'avaient baptisée la chambre du Russe.. Au cours de

l'été nous avons déménagé plusieurs fois, et je me suis rendu compte que toutes les fermes francomtoises avaient le même schéma de construction.

La façade Est était la plus intéressante, car c'était de cet endroit qu'on comprenait le mieux toute l'ingéniosité des constructions rurales. Trois grandes ouvertures étaient pratiquées à cet endroit. Au centre, de la façade il y avait un porche surélevé. On y accédait au moyen d'une rampe construite en terre apportée. Cette entrée monumentale donnait accès à la grange, son plancher correspondait au niveau du premier étage. Un toit énorme recouvrait le tout, mais dépassait en hauteur, bien au-dessus des chambres du premier étage. Si vous vous trouviez dans une de ces chambres, il y avait au-dessus de vous un volume très important. De part et d'autre de cette rampe imposante, il y avait deux ouvertures plus petites. Celle de gauche donnait accès à l'étable et celle de droite à l'écurie.

La grange était donc le volume le plus important, elle surplombait l'écurie et l'étable, mais également les chambres à coucher du premier étage et traversait entièrement la ferme d'Est en Ouest. Cette grange devint notre terrain de jeu de prédilection. Imaginez-vous la toiture vue de l'intérieur. Les énormes poutres de la bâtisse, la faitière, les ventrières et les quatre sablières étaient parfaitement visibles. Au-dessus de ce squelette monumental, toute une série de poutres secondaires étaient posées pour mieux étançonner le toit. Mais pour maintenir le foin en place et y avoir accès facilement en hiver, il y avait dans cette grange une construction intérieure. Le char, rempli de foin, qui pénétrait dans cette grange au moyen de la rampe, était vidé de son contenu dans les empilements construits à cet effet. Vous devinez la suite, cela devenait un véritable gymnase, pour nous les gosses. Nous grimpons sur une de ces poutres, pour ensuite sauter dans le vide où le foin amortissait notre chute. C'est à celui qui grimperait le plus haut ou arriverait à l'endroit le plus inattendu pour ensuite sauter en s'accompagnant d'un long cri de joie. C'était le bonheur, au grand désespoir de Madame Piot, qui maugréait et marmonnait qu'on tassait son foin !

Mes parents avaient décidé, vu le bienfait que nous apportait ce séjour dans le Jura, de répartir leur vacances. Ils séjournèrent au village à tour de rôle. Ainsi la première période, nous l'avions passé avec notre père. Mon oncle et ma tante venaient nous rejoindre seulement le week-end. Papa adorait ce village, il lui rappelait sa Russie bienaimée, et chaque fois il trouvait une analogie entre le mode russe et le mode français. A posteriori, je devine maintenant tout ce qui lui plaisait là-bas. Les fermes, les odeurs du sapin, senteur du lait frais, les chiens, ces gardiens des habitations, lui rappelaient la campagne ukrainienne, qu'il avait quittée à l'âge de dix-sept ans. Au cours de ses vacances d'été, Papa avait séjourné dans des fermes du pays, et le séjour en Franche-Comté lui a paru comme un retour aux sources

Un petit village à un km, de Bretonvillers et qui s'appelait Longevelle, lui procurait une nostalgie toute particulière. C'était comme là-bas, me disait-il et quand maman sera là il faudra absolument que tu lui fasses découvrir cet hameau. Ces chiens attachés devant les fermes, le purin devant les bâtis, les poules en semi-liberté, tout cela lui faisait penser au pays qu'il avait quitté à jamais. Quand maman était venue à Bretonvillers et que nous avions effectué la promenade à Longevelle, elle m'avait confié qu'il n'y avait là rien d'extraordinaire, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ! C'était une citadine et malgré son séjour dans le Caucase, elle n'avait pas les mêmes nostalgies.

Au cours des vacances patronnées par Papa, nous rendîmes visite au curé du village. Mon père nous avait dit que c'était indispensable. L'instituteur, n'habitant pas Bretonvillers, était rentré chez lui dans les environs de Maiche. Le curé nous accueillit très aimablement et la

première chose qu'il nous raconta ce fut l'histoire du monument aux Morts. Au lendemain de la guerre 1914-1918, tous les villages érigèrent leurs stèles commémoratives. Bretonvillers ne fit pas exception et plaça son monument près de l'église. Mais l'originalité de celui-ci était intéressante. Elle représentait un Poilu en tenue de combat, et écrasant de son pied l'aigle allemand. C'était très particulier, car peu de sculpture abordait ce sujet. Après la Débâcle, racontait le curé, les Allemands nous avaient obligé de retirer cet aigle. C'était son récit du moment. En fait, et nous ne le sûmes que beaucoup plus tard, lors de nos nombreuses visites- souvenir, le curé avait démonté de sa propre initiative le volatile vaincu, et l'avait entreposé, tout au long de l'occupation, dans un coin caché de l'église. C'était un véritable patriote.

Mon père avait succombé devant le charisme de cet homme, et lorsque le curé, se tournant vers mon père, lui demanda si nous serions présents à la messe du dimanche, mon père ne put que lui répondre mais oui, bien sûr. Bien qu'orthodoxes nous allâmes à la messe catholique tous les dimanches. Notre présence à la messe n'était pas passée inaperçue. J'avais été frappé par l'élégance que tout le monde affichait. Les filles, en particulier étaient très bien habillées. Les garçons avaient de longs pantalons, alors que mon frère et moi étions en shorts et sandalettes. De plus, ce qui m'a frappé c'était cette séparation hommes-femmes. Les hommes priaient à droite et les femmes à gauche. Enfin la quête était pour moi quelque chose d'inédit. Les filles en étaient chargées, or c'était des copines de jeux, et le sérieux qu'elles apportaient pour réaliser leurs tâches ne pouvaient que déboucher sur une remise de fond. Après la messe on se retrouvait, et toujours les filles avaient des commentaires savoureux. Vous étiez habillés comme ça, et vous avez donné autant à la quête. Tout cela m'avait paru très désagréable, et lorsque ma mère était venue remplacer mon père, pour la suite du séjour, nous avons été suspendus de la corvée de la messe, et ce fut un réel soulagement.

Un autre souvenir, m'avait marqué au cours de cet été 1942. Madame Piot s'était foulée un pouce et cela lui occasionnait une douleur insupportable. Après deux jours de souffrances très vives, elle décida d'appeler à l'aide. Hyppolite descendit dans l'écurie, attela le cheval à une calèche que je n'avais pas encore vue. Il fit assoir madame Piot à ses côtés et ils partirent en trottinant au village voisin, du nom de Chamesey. Il y avait là un curé, de quatre vingt onze ans. En plus de sa fonction d'homme d'église, il était reconnu comme rebouteux. Il était capable de remettre en place une entorse et cela en un tour de main. C'était un don, et l'homme prodiguait son savoir dans toute la région. Il n'y avait pas que les entorses qu'il était capable de guérir, mais tout une série de malaises et d'inconvénients. Madame Piot revint avec Hyppolite, l'air joyeux et gaillard, elle était sortie d'affaires, le rebouteux avait agi. Cela m'a paru fantastique et plus tard je l'ai associé au radiesthésiste qui avait guéri mon frère.

Pour mieux m'insérer dans le village, j'avais utilisé le même stratagème qui m'avais réussi en janvier 1942, c'est-à-dire à Montbéliard. Il fallait changer de nom, s'appeler autrement. Cela avait réussi là-bas, pourquoi pas ici. Me voici donc à nouveau Pierre de Besançon et mon frère André. J'avais très mal calculé mon coup, car le village était beaucoup plus petit et en plus ici tout se savait. Donc me voici pris au piège, car Madame Piot avait vendu la mèche. En parlant de moi, elle dit aux filles du village que je m'appelais Sacha et mon frère Ditia, et d'ajouter, ils sont d'origine russe et leur père s'appelle Flavien. Devant de telles révélations comment donc allais-je m'en sortir ? Et j'allais m'en sortir, car je racontai à tous mes nouveaux auditeurs et auditrices que vous avez plusieurs prénoms, et bien moi et mon frère

c'est pareil. C'était faux, car dans la religion orthodoxe, on ne donne qu'un seul prénom. Et figurez-vous, on me crut. Je n'eus plus de problèmes, ni d'insertion ni d'appellation !

Pour les timbres de ravitaillement, il fallait s'adresser chez l'adjoint du maire. Or cet adjoint était un ancien de la guerre 1914-1918. Il avait le grade d'adjudant, aussi tout le village l'appelait l'Adjudant. Dans le civil, il était chaisier et avait une entreprise au centre du village, de l'autre côté de l'église. Je me souviens parfaitement de cette petite entreprise. Ils étaient deux et n'arrêtaient pas de travailler. Les timbres nous furent octroyés à la Mairie, et mon père s'étonna déjà que pour le même timbre de boucherie en France, on recevait beaucoup plus de viande qu'en Belgique.

La seconde partie de l'été allait commencer, mon père rentrait en Belgique et ma mère arrivait à Bretonvillers. C'était la passation de pouvoir. Après avoir dit au revoir à Papa, nous eûmes la surprise de devoir déménager. Oui, nous quittions l'hôtel Piot et nous allions loger chez Gaston. C'était une ferme francomtoise, située à l'autre bout du village. En fait, c'était une annexe de l'hôtel Central. Pour un petit village, c'était assez extraordinaire, il y avait trois hôtels. L'hôtel Piot, déjà décrit, l'hôtel de la Poste, situé à côté de la Poste et enfin l'hôtel Central en face de l'église. Apparemment, c'était ce dernier qui avait le plus de clients, et voilà pourquoi, il y avait cette annexe. Le seul pensionnaire du moment, était Gaston. Il était italien et maçon, ce qui était très compatible. Il avait trouvé du travail en France, et avait laissé sa famille au Sud de l'Italie. Il subvenait à celle-ci en lui envoyant le montant de son salaire. Par contre, lui vivait seul dans cette ferme. Il avait également pour mission de gérer l'annexe. Il ne préparait pas de repas, ce n'était pas comme la pension Piot. Ainsi, l'organisation des vacances devint toute différente. Ma tante qui était dentiste, prit aussi ses congés à cette époque. Donc, toute la famille Bachelet, nom de famille de ma tante, s'installa aussi chez Gaston. Nous étions six, sans compter le maçon. La gestion des repas, désormais incombait à ma mère, ma tante et mon oncle Ewald. Ma cousine Machou fera partie de la bande que nous avons su mettre en place au cours de notre séjour à la pension Piot.

L'ambiance des vacances changea du tout au tout. Autant mon père avait mis l'accent sur l'insertion et le contact avec les villageois, autant ma mère s'en était complètement détachée. Nous n'allâmes plus à la messe, plus de jeux au centre du village, mais d'autres centres d'intérêt apparurent. Ma mère qui avait passé sa jeunesse en Finlande, ne concevait pas de vacances sans natation. Mais où, telle était la question. On nous renseigna le Dessoubre, merveilleuse rivière jurassique qui prenait sa source au couvent de Consolation et qui se jetait dans le Doubs, à hauteur de Saint Hyppolite. Par la route, pour rejoindre le Dessoubre, il y avait cinq kilomètres. Mais, nous assura-t-on, par le petit sentier de Gigot, il vous en faudra parcourir à peine trois. L'expédition était lancée et c'est en maillots de bain que nous parcourûmes la distance. C'était de la plus grande témérité, car on avait oublié les taons, les moustiques, les guêpes et autres prédateurs du genre humain. Après nous être débattus, vaille que vaille, nous arrivâmes tout boursoufflés au lieu convoité. C'était aussi mal connaître le traquenard que le Jura pouvait établir pour garder ces rives intactes. Où entrer dans l'eau, où se procurer une petite plage au sable fin, où nager ? Non, tout cela n'existait pas. Ni ma mère, ni ma tante n'avaient prévu ces difficultés, et ce fut sans natation que nous abordâmes le dur chemin du retour. Et ce fut très pénible, car la déclivité qui paraissait anodine en descendant, s'avéra épouvantable dans l'autre sens. Curieusement, les taons redoublèrent d'attaque, et ceux qui nous avaient ratés à la descente, étaient là pour prendre leur revanche. Ah, que cela faisait mal une piqûre de ces sales bestioles. C'était

l'Apocalypse pour tout le monde. Quel souvenir de cette vallée verte, qu'était le Dessoubre. Il n'y eut plus de tentative de natation au cours du séjour de ma mère.

Mon père revint entretemps à Bretonvillers, car il fallait préparer le retour, et il se présentait comme compliqué. En effet, il fallait penser à l'alimentation et ce n'était pas une mince affaire. Oui, il fallait emmener des denrées alimentaires en Belgique. Les Allemands n'étaient pas regardants sur le transport des marchandises, mais les douanes françaises et belges étaient maintenues. Mon frère et moi avions des petits sacs à dos, et mes parents en ont profité pour mettre dans nos affaires quelques tranches de jambon, mais aussi du beurre et du lard, tout ce qui manquait en Belgique. Le passage de la frontière à Givet se passa sans ennui, et c'est heureux que nous sommes revenus chez nous.

Ma mère qui possédait une très grande sensibilité, avait senti chez moi comme un regret d'être déjà de retour. Oui, il fallait revivre en Belgique, à Bruxelles où l'occupation se faisait sentir beaucoup plus qu'à Bretonvillers. Vu mon désarroi, elle me récita par cœur et en russe, un poème de Tioutchev. Poète de l'époque de Pouchkine, il savait exprimer les phénomènes tragiques de l'âme. Beaucoup plus tard, m'intéressant à la poésie russe, j'ai retrouvé la traduction du poème. Je vous le transmets ici. Il porte le nom de *Silencium*.

*Ton cœur, tu ne peux l'exprimer,  
Et qui te comprendrait jamais ?  
Pour d'autres que sont-ils, tes songes ?  
La pensée dite est un mensonge.  
Ne trouble pas, en les creusant,  
Les sources... Vis en te taisant !*

Tioutchev/mars 1830.